

DOSTOÏEVSKI

par André Gide



LES ESSAIS
CCXIII



Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Librairie Plon, 1923.*

© *Éditions Gallimard, 1981, pour la présente édition.*

A Jacques Rivière

*Dostoïevski... le seul qui m'ait appris
quelque chose en psychologie... Sa
découverte a été pour moi plus
importante encore que celle de
Stendhal.*

Fr. Nietzsche.

Dostoïevski
d'après sa correspondance
(1908)

A Pierre-Dominique Dupouey

La masse énorme de Tolstoï encombre encore l'horizon ; mais – ainsi qu'il advient en pays de montagnes où l'on voit, à mesure que l'on s'en éloigne, par-dessus la plus proche cime, la plus haute, que la plus voisine cachait, reparaître – quelques esprits avant-coureurs peut-être remarquent-ils déjà, derrière le géant Tolstoï, reparaître et grandir Dostoïevski. C'est lui, la cime encore à demi cachée, le nœud mystérieux de la chaîne ; quelques-uns des plus généreux fleuves y prennent source, où les nouvelles soifs de l'Europe se peuvent abreuver aujourd'hui. C'est lui, non point Tolstoï qu'il faut nommer à côté d'Ibsen et de Nietzsche ; aussi grand qu'eux, et peut-être le plus important des trois.

Il y a quelque quinze ans, M. de Vogüé, qui fit le noble geste d'apporter à la France sur le plateau d'argent de son éloquence les clefs de fer de la littérature russe, s'excusait, lorsqu'il en vint à Dostoïevski, de l'incivilité de son auteur ; et, tout en lui reconnaissant une manière de génie, avec des réticences de bon ton, gêné par tant d'énormité, il en demandait pardon au lecteur, avouait que « le désespoir le prenait d'essayer de faire comprendre ce monde au nôtre ». Après s'être allongé quelque temps sur les premiers livres qui lui semblaient les plus susceptibles, sinon de plaire, du moins d'être

supportés, il s'arrêtait à *Crime et châtement*, avertissait le lecteur, bien forcé de l'en croire sur parole puisque à peu près rien d'autre n'était alors traduit, que, « avec ce livre, le talent de Dostoïevski avait fini de monter » ; qu'il « donnerait bien encore de grands coups d'ailes, mais en tournant dans un cercle de brouillard, dans un ciel toujours plus troublé » ; puis, après une présentation débonnaire du caractère de *l'Idiot*, parlait des *Possédés* comme d'un « livre confus, mal bâti, ridicule souvent et encombré de théories apocalyptiques », du *Journal d'un écrivain* comme d'« hymnes obscurs échappant à l'analyse comme à la controverse » ; ne parlait ni de *l'Eternel Mari*¹ ni de *l'Esprit souterrain*, écrivait : « Je n'ai pas parlé d'un roman intitulé *Croissance*, fort inférieur à ses aînés », et plus désinvoltement encore : « Je ne m'arrêterai pas davantage aux *Frères Karamazov* ; de l'aveu commun, très peu de Russes ont eu le courage de lire jusqu'au bout cette interminable histoire. » Enfin il concluait : « Ma tâche devait se borner à appeler l'attention sur l'écrivain, célèbre là-bas, presque inconnu ici, à signaler dans son œuvre les trois parties (?) qui montrent le mieux les divers aspects de son talent : ce sont *les Pauvres Gens*, *les Souvenirs de la maison des morts*, *Crime et châtement*. »

De sorte qu'on ne sait trop ce qui doit l'emporter ici, de la reconnaissance, car enfin il fut le premier à nous avertir, – ou de l'irritation, car il nous présente, comme à contrecœur semble-t-il, à travers son évident bon vouloir, une image déplorablement réduite, incomplète et par cela même faussée de cet extraordinaire génie ; et l'on doute si l'auteur du *Roman russe* a plus servi Dostoïevski en attirant vers lui l'attention, qu'il ne l'a desservi en limitant cette attention à trois de ses livres, admirables certes, déjà, mais non des plus signi-

1. Que le fin lettré Marcel Schwob tenait pour le chef-d'œuvre de Dostoïevski.

ficatifs et au-delà desquels seulement notre admiration pleinement s'étendra. Peut-être au demeurant Dostoïevski, pour une intelligence salonnière, n'était-il pas commode à saisir ou pénétrer du premier coup... « Il ne délasse pas : il fatigue, comme les chevaux de sang toujours en action ; ajoutez-y la nécessité de se reconnaître... il en résulte pour le lecteur un effort d'attention... une courbature morale..., etc. » ; les gens du monde, il y a trente ans, ne parlaient pas très différemment des derniers quatuors de Beethoven. (« Ce qui est compris trop rapidement n'est pas de longue durée », dit Dostoïevski dans une de ses lettres.)

Ces jugements dépréciatifs purent retarder, il est vrai, la traduction, la publication et la diffusion de Dostoïevski, décourager d'avance bien des lecteurs, autoriser M. Charles Morice à ne nous servir d'abord, des *Karamazov*, qu'une version procustement mutilée¹, ils ne purent faire, heureusement, que l'œuvre entière, lentement, chez divers éditeurs, volume après volume, ne parût².

1. Une version soi-disant complète des *Frères Karamazov* a été donnée depuis (1906) à la librairie Charpentier, par les soins de MM. Bienstock et Torquet.

2. Du moins, il ne resterait plus à traduire que quelques nouvelles sans importance. Peut-être nous saura-t-on gré de donner ici le catalogue des traductions ; les voici, par ordre chronologique de production :

Les Pauvres Gens (1844). Trad. Victor Derély. Plon et Nourrit, 1888. – *Le Double* (1846). Trad. Bienstock et Werth, *Mercure*, 1906. – *La Femme d'un autre* (1848) (et quelques nouvelles). Trad. Halpérine-Kaminsky et Ch. Morice. Plon, 1888. – *Les Étapes de la Folie (Un cœur faible)*, 1848). Trad. Halpérine-Kaminsky, Perrin, 1891. – *Le Voleur honnête* (1848). Trad. 1892. – *Nétotschka Neswanowa* (1848). Trad. Halpérine-Kaminsky. Lafitte, 1914. – *Ame d'enfant* (1849). Trad. Halpérine-Kaminsky. Flammarion, 1890. – *Carnet d'un inconnu* (Stepanchikovo, 1858). Trad. Bienstock et Torquet. *Mercure*, 1905. – *Le Rêve de l'oncle* (1859). Trad. Halpérine-Kaminsky. Plon, 1895. – *Souvenirs de la maison des morts* (1859-1862). Trad. Neyroud, Plon, 1886. – *Humiliés et offensés* (1861). Trad. Humbert. Plon, 1884. – *L'Esprit souterrain* (1864). Trad. Halpérine-Kaminsky et Ch. Morice. Plon, 1886. – *Le Joueur et les Nuits blanches* (1848-1867). Trad. Halpérine-Kaminsky. Plon, 1887. – *Crime et châtement* (1866). Trad. Victor Derély. Plon, 1884. – *L'idiot* (1868). Trad. Victor Derély. Plon, 1887. – *L'Eternel Mari* (1869). Trad.

Si pourtant, à présent encore, Dostoïevski ne recrute que lentement ses lecteurs et parmi une élite assez spéciale ; s'il rebute non seulement le gros public à demi cultivé, à demi sérieux, à demi bienveillant, que n'atteignent guère plus, il est vrai, les drames d'Ibsen, mais qui sait goûter *Anna Karénine* et même *la Guerre et la Paix*, – ou cet autre public moins aimable qui se pâme devant *Zarathustra*, – il serait peu sérieux d'en faire M. de Vogüé responsable ; je vois à cela des causes assez subtiles que l'étude de la correspondance nous permettra d'atteindre pour la plupart. Aussi bien n'est-ce point de l'œuvre entière de Dostoïevski que je prétends parler aujourd'hui, mais simplement de ce dernier livre qui parut au *Mercur de France* en février 1908 (la *Correspondance*).

Mme Halpérine-Kaminsky. Plon, 1896. – *Les Possédés* (1870-1872). Trad. Victor Derély. Plon, 1886. – *Le Journal d'un écrivain* (1876-1877). Trad. Bienstock et J.-A. Nau. Charpentier-Fasquelle, 1904. – *L'Adolescent* (1875). Trad. Bienstock et Fenéon. – *Revue blanche* (Fasquelle), 1902. – *Noël russe* (1876). Trad. Crzyrowki. Prudhomme, à Châteaudun, 1894. – *Les Frères Karamazov* (1870-1880). I. Trad. Halpérine-Kaminsky et Ch. Morice. Plon, 1888 ; II. Trad. Bienstock et Torquet. Charpentier, 1906.

Ont paru à part : « Les Précoces », extrait des *Frères Karamazov*. Trad. Halpérine-Kaminsky. Havard, 1889 ; Flammarion, 1897. – « Krotkaïa », extrait du *Journal d'un écrivain*. Trad. Halpérine-Kaminsky. Plon, 1886. [Liste arrêtée en 1908.]

I

On s'attend à trouver un dieu ; on touche un homme – malade, pauvre, peinant sans cesse et singulièrement dépourvu de cette pseudo-qualité qu'il reprochait tant au Français : l'éloquence. Pour parler d'un livre aussi nu, je tâcherai d'écarter de moi-même tout autre souci que celui de la probité. S'il en est qui espèrent trouver ici art, littérature ou quelque amusement d'esprit, je leur dis aussitôt qu'ils feront mieux d'abandonner cette lecture.

Le texte de ces lettres est souvent confus, maladroit, incorrect, et nous savons gré à M. Bienstock, résignant tout souci d'élégance factice, de n'avoir point cherché à remédier à cette gaucherie si caractéristique¹.

Oui, le premier abord rebute. Hoffmann, le biographe allemand de Dostoïevski, laisse entendre que le choix des lettres livrées par les éditeurs russes eût pu être mieux fait² ; il ne

1. C'est pourquoi nous nous conformerons, dans toutes nos citations, au texte de M. Bienstock, espérant que gaucheries, incorrections même – assez gênantes parfois – imitent de leur mieux celles du texte russe. Cela soit dit d'ailleurs sous toutes réserves.

2. Il peut nous paraître (dit celui-ci) et surtout après un regard jeté sur la correspondance intime de Dostoïevski, qu'Anna Grigorievna, veuve du poète, et André Dostoïevski, frère cadet du poète, aient été mal conseillés dans le choix des lettres qu'ils ont livrées à la publicité, et que, sans nuire en rien à la discrétion, ils eussent

me convainc point que la tonalité en aurait été différente. Tel que voici, le volume est épais, étouffant¹, non point en raison du nombre des lettres, mais de l'énorme informité de chacune d'elles. Peut-être n'avions-nous pas exemple encore de lettres de littérateur si mal écrites, j'entends : avec si peu d'apprêt. Lui, si habile à « parler autrui », lorsqu'il s'agit de parler en son propre nom, s'embarrasse ; il semble que les idées, sous sa plume, ne viennent pas successives mais simultanées, ou que, pareilles à ces « fardeaux branchus » dont parlait Renan, il ne les puisse tirer au jour qu'en s'écorchant et en accrochant tout au passage ; de là, ce foisonnement confus, qui, maîtrisé, servira dans la composition de ses romans, à leur complexité puissante. Lui, si dur, si âpre au travail, qui corrige, détruit, reprend inlassablement chacun de ses récits, page après page, jusqu'à faire rendre à chacun d'eux l'âme profonde qu'il contient – écrit ici tout comme il

avantageusement remplacé par quelques lettres plus intimes maintes lettres qui ne traitent que de la question d'argent. – Il n'existe pas moins de quatre cent soixante-quatre lettres de Dostoïevski à Anna Grigorievna, sa seconde femme, dont aucune n'a été encore livrée au public.

1. Pour épais que soit ce volume, il eût pu l'être, il eût dû l'être davantage. Nous déplorons que M. Bienstock n'ait pas pris soin de réunir aux lettres offertes d'abord au public celles parues depuis dans diverses revues. Pourquoi, par exemple, ne donne-t-il que la première des trois lettres parues dans la *Niva* (avril 1898) ? Pourquoi pas la lettre du 1^{er} décembre 1856 à Vrangél – du moins les fragments qui en ont été donnés, où Dostoïevski raconte son mariage et manifeste l'espoir d'être guéri de son hypocondrie par le bouleversement heureux de sa vie ? Pourquoi pas surtout l'admirable lettre du 22 février 1854, importante entre toutes, parue dans la *Rous-skaïa Starina* et dont la traduction (Halpérine et Ch. Morice) a paru dans la *Vogue* du 12 juillet 1886 ? Et si nous le félicitons de nous avoir donné en supplément de ce volume la *Requête à l'empereur*, les trois préfaces de la revue *Vremia*, cet indigeste *Voyage à l'étranger*, où se lisent quelques passages intéressants particulièrement la France, et le très remarquable *Essai sur la bourgeoisie*, – pourquoi n'y a-t-il pas joint le pathétique plaidoyer : *Ma défense*, écrit lors de l'affaire Petrachevsky, paru en Russie il y a huit ans, et dont la traduction française (Fréd. Rosenberg) a été donnée par la *Revue de Paris* ? Peut-être enfin, quelques notes explicatives, de-ci de-là, eussent-elles aidé la lecture, et peut-être quelques divisions expliquant d'époque en époque, parfois, les longs intervalles de silence.

peut ; sans rien biffer sans doute, mais se reprenant constamment ; le plus vite possible, c'est-à-dire interminablement. Et rien ne laisse mesurer mieux la distance de l'œuvre à l'ouvrier qui la produit. Inspiration ! ô flatteuse invention romantique ! Muses faciles ! où êtes-vous ? – « Une longue patience » ; si jamais l'humble mot de Buffon fut à sa place, c'est ici.

« Quelle théorie est donc la tienne, mon ami, – écrit-il à son frère, presque au début de sa carrière, – qu'un tableau doit être peint en une fois ? – Quand as-tu été persuadé de cela ? Crois-moi, il faut partout du travail et un travail énorme. Crois-moi qu'une pièce de vers de Pouchkine, légère et élégante, de quelques lignes, paraît justement écrite en une fois parce qu'elle a été longtemps arrangée et reprise par Pouchkine... Rien de ce qui a été écrit de chic n'est mûr. On ne trouve pas de ratures dans les manuscrits de Shakespeare, dit-on. C'est pour cela qu'on y trouve tant de difformités et de manque de goût ; s'il eût travaillé, c'eût été encore mieux... »

Voilà le ton de la correspondance entière. Le meilleur de son temps, de son humeur, Dostoïevski le donne au travail. Aucune de ses lettres n'est écrite par plaisir. Constamment il revient sur son « dégoût terrible, invincible, inimaginable, d'écrire des lettres ». – « Les lettres, dit-il, sont des choses stupides ; on ne peut pas du tout s'y épancher. » Et mieux : « Je vous écris tout et je vois que du principal de ma vie morale, spirituelle, je ne vous ai rien dit ; je ne vous en ai même pas donné une idée. Ce sera ainsi tant que nous resterons en correspondance. Je ne sais pas écrire les lettres ; je ne sais pas écrire *de moi*, m'écrire *avec mesure*. » Il déclare par ailleurs : « On ne peut jamais rien écrire dans une lettre. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu souffrir Mme de Sévigné : elle écrivait ses lettres trop bien. » Ou encore, humoristiquement : « Si je vais en enfer, je serai certaine-

ment condamné pour mes péchés à écrire une dizaine de lettres par jour » – et c'est bien, je crois, l'unique plaisanterie qu'on puisse relever au cours de ce sombre livre.

Il n'écrira donc que pressé par la nécessité la plus dure. Chacune de ses lettres (si toutefois l'on en excepte celles des dix dernières années de sa vie, d'un ton tout autre, et sur lesquelles je reviendrai spécialement), chacune de ses lettres est un cri : *il n'a plus rien* ; il est à bout ; *il demande*. Que dis-je : un cri... c'est un interminable et monotone gémississement de détresse ; il demande sans habileté, sans fierté, sans ironie ; il demande et il ne sait pas demander. Il implore ; il presse ; il y revient, insiste, détaille ses besoins... Il me fait souvenir de cet ange qui, sous les traits d'un errant voyageur, ainsi que les *Fioretti* de saint François nous le racontent, vint au Val-de-Spolette heurter l'huis de la naissante confrérie. Il frappait si précipitamment, est-il dit, si longuement, si fort, que les frati s'en indignèrent et que frate Masseo (M. de Vogüé, je suppose), qui enfin lui ouvrit la porte, lui dit : « D'où viens-tu donc pour frapper si peu décemment ? » – Et l'ange lui ayant demandé : « Comment faut-il frapper ? » Masseo répondit : « On frappe trois coups espacés, puis on attend. Il faut laisser à celui qui vient ouvrir le temps de dire sa patenôte ; ce temps passé, s'il ne vient pas, on recommence... » – « *C'est que j'ai si grand'hâte* », reprend l'ange... »

« Je suis dans une telle gêne que me voici prêt à me pendre », écrit Dostoïevski. – « Je ne puis ni payer mes dettes, ni partir, faute d'argent pour le voyage et je suis complètement au désespoir. » – « Que deviendrai-je d'ici la fin de l'an ? Je ne sais pas. Ma tête se brise. Je n'ai plus à qui emprunter. » – (« Comprenez-vous ce que cela veut dire : n'avoir plus où aller ? » disait un de ses héros.) – « J'ai écrit à un parent



pour lui demander six cents roubles. S'il ne les envoie pas, je suis perdu. » De ces plaintes ou de semblables, cette correspondance est si pleine que je cueille tout au hasard... Parfois cette insistance encore, qui revient naïvement tous les six mois : « L'argent ne peut être aussi nécessaire qu'une seule fois dans la vie. »

Dans les derniers temps, comme ivre de cette humilité dont il savait griser ses héros, de cette étrange humilité russe, qui peut bien être chrétienne aussi, mais qui, affirme Hoffmann, se retrouve au fond de chaque âme russe, même de celle où la foi chrétienne fait défaut, et que ne pourra jamais parfaitement comprendre, dit-il, l'Occidental qui fait de dignité vertu : « Pourquoi me refuseraient-ils ? D'autant plus que je n'exige pas, mais je prie humblement. »

Mais peut-être cette correspondance nous trompe-t-elle en nous montrant toujours désespéré celui qui n'écrivait qu'en cas de désespoir... Non : aucun afflux d'argent qui ne fût aussitôt absorbé par les dettes ; de sorte qu'il pouvait écrire à cinquante ans : « Toute ma vie j'ai travaillé pour de l'argent et toute ma vie j'ai été constamment dans le besoin ; à présent plus que jamais. » Les dettes... ou le jeu, le désordre, et cette générosité instinctive, immesurée, qui faisait dire à Riesenkampf, le compagnon de sa vingtième année : « Dostoïevski est un de ces gens auprès desquels il fait pour tous très bon vivre, mais qui lui-même restera toute sa vie dans le besoin. »

A l'âge de cinquante ans il écrit : « Ce futur roman (il s'agit ici des *Frères Karamazov*, qu'il n'écrira que neuf ans plus tard), ce futur roman me tourmente déjà depuis plus de trois ans ; mais je ne le commence pas, car je voudrais l'écrire sans me presser, comme écrivent les Tolstoï, les Tourgueniev, les Gontcharov. Qu'il existe donc au moins une de mes

ANDRÉ GIDE
Dostoïevski

André Gide a été l'un des premiers en France à aimer Dostoïevski. Il fut aussi l'un des premiers qui contribuèrent à faire connaître et à faire aimer le grand écrivain russe dans notre pays.

Ce livre, écrit au début du siècle, garde sa valeur. Vingt ans après de Vogüé, qui avait présenté la littérature russe au public français mais restait effrayé par le génie de Dostoïevski, Gide le découvre à travers sa correspondance. La présentation au théâtre des *Frères Karamazov*, adapté par Jacques Copeau et Jean Croué, lui permet de parler de ces «colossales figures». Enfin, il prononce au Vieux-Colombier une série de conférences. On est au lendemain de la guerre. La Révolution russe a apporté un nouvel éclairage aux héros tourmentés des *Possédés*, livre qui «dénonce prophétiquement la Russie».

Ce *Dostoïevski* vu par Gide reste une des meilleures introductions à une œuvre qui ne cesse de mettre l'homme en question.

nrf

81-11 

N 23773